

Le gros lot

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 44

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-254149>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le gros lot

Chaque fois que se tire une loterie, vous constatez dans le cercle de vos relations, si restreint qu'il soit, qu'il se trouve plus de mécontents que d'enthousiastes parmi les amateurs de numéros. Avant le tirage, c'est le contraire: chacun s' imagine qu'il a en portefeuille le bon numéro, le vrai, l'unique.

Ces changements d'opinion sont bien dans la nature humaine. Combien de fois, par exemple, n'avez-vous pas entendu des sceptiques ou des mécontents s'écrier:

— C'est étonnant! Je n'ai jamais connu personnellement une personne qui ait gagné un gros lot!

Eh bien, détrompez-vous! Vous aurez connu dans votre vie au moins un gagnant de gros lot: et cet heureux mortel, c'est... moi qui vous parle!

Seulement, vous me permettrez de faire de suite une rectification: c'est malheureux mortel, que j'aurais dû dire. Car le jour où je gagnai le seul gros lot de ma vie compte parmi mes journées les plus sombres.

Il y a gros lot et gros lot. Un gros lot d'un demi-million de francs constitue une tuile agréable. Mais tous les gros lots — la vie serait trop uniforme! — ne sont pas d'essence «sonnante et trébuchante». Celui que m'adjudgea le sort en un certain printemps de 1895...

Diavolo! J'allais déflorer mon sujet!

Donc, nous étions tout un peuple de mineurs, au moins quinze à seize cents gaillards de diverses nationalités, que la découverte de gisements aurifères avait attirés dans une région montagneuse du Chi-huahua (prononcez tchi-ouâ-ouâ), l'un des Etats dont se compose la République fédérative du Mexique.

Nous avions formé avec nos tentes une bourgade qui était destinée à de brillantes destinées: Santa-Rita est devenue une prospère cité de vingt à vingt-cinq mille habitants... qu'elle a perdus peut-être depuis, car rien n'est éphémère comme la prospérité de ces «villes-champignons» des régions aurifères.

Les journées de loisirs sont mornes dans de pareils centres. On n'y trouve ni théâtres, ni «music-halls», ni promenades. Il n'y a qu'une ressource: le «saloon» ou la «tienda», le cabaret, qui est en même temps un infect tripot, et où l'on boit des liqueurs de mauvaise qualité, en courant le risque de «tomar el plomo», de recueillir dans la peau la balle de revolver destinée au voisin.

Aussi, lorsqu'on annonça un samedi que la journée du lendemain serait consacrée au tirage d'une grande tombola organisée par la municipalité de notre jeune ville, ce fut une joie générale. Enfin, on aurait donc un dimanche «not too dull», comme le constatèrent les Yankees, très nombreux dans notre campement.

Personne ne se demanda quelle pouvait bien être la nature des lots. On savait vaguement que tous les commerçants de Santa-Rita avaient offert aux organisateurs quantité d'objets divers, depuis le revolver et le foulard de soie, chers aux «frontiersmen», jusqu'à la selle aux incrustations d'argent qu'affectionne le «vaquero» mexicain.

Mais le secret s'était bien gardé quant à l'exacte nature du gros lot. On savait seulement, d'après les placards manuscrits apposés dans tous les endroits publics, comme par le boniment du «tambour de

ville» (qui se trouvait être ici un sonneur de clochette), que le gros lot serait une «big surprise, something awfully nice, cosa maravillosa», disaient les annonces polyglottes.

La curiosité publique était piquée. Et, le lendemain matin, des centaines de gens s'élançèrent dans la rue, attirés par les clameurs de plusieurs vendeurs qui, entre deux carillonnements de sonnette, hurlaient successivement, en chacune des deux langues officielles:

— Suerte! Suerte! A las cuatro de la tarde! A ver! A ver! A ver!

Ce qui se traduit littéralement par: La chance! La chance! A quatre heures de l'après-midi! A voir! A voir! A voir!

Plus laconique, l'annonce en anglais énonçait simplement:

— Tickets! Tickets!

Mexicains, Yankees du Far-West ou de Californie, Piémontais, assaillaient les vendeurs de billets, des bouts de carton, qui portaient sur les deux faces un timbre à l'encre violette et la mention 50 cents écrite à la main. Pour un demi-dollar, 2 fr. 50, on pouvait donc décrocher la timbale.

De tempérament plus rassis, les Français, les Canadiens, les Anglais, les Allemands, restaient devant leur tente ou sous la véranda des tavernes, sans se mêler à la bousculade, sans s'inquiéter des invitations des vendeurs qui criaient à tue-tête:

— Voici les derniers! Les derniers tickets!

Nous avions bien raison de ne pas nous inquiéter: on «portait en ville, à domicile!» Une demi-heure après la vente des «derniers» billets, les vendeurs parcouraient encore les ruelles du campement en offrant de nouveaux coupons.

Et je me laissai faire: par esprit d'imitation, je pris un billet comme les camarades...

Il faisait encore si chaud à quatre heures de l'après-midi que, ma foi, nous eûmes la «flegme» de nous lever de la table où, pour ma part — j'ai honte à l'avouer maintenant — je sirotais alors mon dixième «cocktail». Nous étions quatre, tous Européens, pour qui les péripéties du «pocker» avaient plus d'attrait que le tirage annoncé.

A dire vrai, l'événement avait perdu toute importance à nos yeux, et nous n'y songions que vaguement à la vue des groupes qui commençaient à se former çà et là dans les ruelles de Santa-Rita. Ici, un mineur agitant, en poussant des hurrahs retentissants, un pantalon de toile que le sort lui avait adjugé. Plus loin, un Mexicain exhibait devant les regards envieux une paire de bottes à l'écuillère.

Mais, de partout, s'élevaient des jurons, des récriminations: même parmi les gagnants, on estimait que les lots étaient de médiocre valeur.

Absorbés de nouveau par notre partie, nous n'avions pas remarqué qu'un long cortège s'avancait lentement dans la ruelle principale, en s'arrêtant devant chaque veranda. Bientôt, au milieu de bruyants éclats de rire, une voix attira notre attention.

— Quién tiene el numero 345? hurlait un Mexicain.

Et un autre ajoutait en anglais:

— Le numéro 345 gagne le gros lot!

Diab! diab! Ça valait la peine de fouiller dans nos poches! Le gros lot! Mais, avant que je n'eusse retrouvé dans les miennes le petit carré de carton, un jeune Mexicain m'interpellait gaîment:

— Hé aquí el caballero que me compro el billete! Il reconnaissait en moi le client à qui il avait vendu ce matin le bon numéro!

Et, comme je me levais avec un radieux sourire, des huées formidables, me saluèrent. En même temps, la foule s'écartait, et j'aperçus... J'aperçus quatre hommes qui m'apportaient le gros lot à bout de chaînes!

Le gros lot était... un ours vivant!

Oh! Vivant, et même vivace! A tout instant, il bondissait de côté comme pour happer un des spectateurs, et ses quatre gardiens, qui suivaient à grosses gouttes, hâlaient sur les chaînes pour le réduire à l'impuissance. Et je fus sur le point de me mettre en colère:

— Mais c'est une odieuse plaisanterie, une burla! Je n'en veux pas, de votre gros lot!

— Look here, young man! déclarait un vieux Yankee avec une gravité exaspérante. C'est une fort jolie bête, an awfully nice fellow. Vous lui apprendrez à danser, it looks so cunningly!

Je vous fais grâce des autres quolibets dont on me gratifia. Une terreur m'envahissait, les quatre gardiens s'apprêtaient à attacher leur pupille aux piliers de la véranda. Qu'allais-je devenir avec cet animal féroce?

— Qui est-ce qui le veut? Je le donne gratis! m'écriai-je, désespéré.

Et, comme les rires redoublaient, je lançai:

— I'll make it two dollars, three dollars!

Mais ce ne fut qu'après avoir élevé mon offre jusqu'à vingt dollars, soit une centaine de francs, que les quatre Mexicains acceptèrent en cadeau et le plantigrade malencontreux et les espèces sonnantes!

— On le remettra en loterie un autre jour! conseilla l'un d'eux.

Et voilà la seule fois de ma vie que j'aie gagné «le gros lot», un gros lot, qui me coûtait 102 fr. 50 en espèces, une «tournée» générale offerte à la foule des moqueurs, et une abondante récolte de sarcasmes et de quolibets. («Globe Trotter»)

Les parasites de l'intestin et l'appendicite

L'inflammation de l'appendice, cet organe rudimentaire qui se trouve à l'extrémité initiale du gros intestin dans la moitié droite du ventre, est une maladie qui paraît être devenue beaucoup plus fréquente depuis un certain nombre d'années. Peut-être constate-t-on l'appendicite plus souvent non point seulement parce qu'elle est réellement plus fréquente, mais parce qu'on sait mieux la reconnaître grâce aux nombreux travaux des chirurgiens qui en ont fait l'objet de leurs recherches.

Quoiqu'il en soit, on a cherché à attribuer la fréquence de l'appendice à diverses causes. Les uns pensent qu'il s'agit d'une poussée accidentelle comme on l'observe dans certaines maladies infectieuses qui semblent plus fréquentes pendant certaines périodes, d'autres accusent la grippe d'être l'auteur du mal, l'appendicite devenant ainsi une localisation grippale. L'excès d'alimentation carnée, favorisant les infections intestinales, a été aussi considéré comme pouvant faire éclater l'appendicite qu'on a encore voulu attribuer à la pénétration dans l'appendice de fragments d'émail détachés des ustensiles de cuisine en tôle émaillée.

M. Metchnikoff vient aujourd'hui attirer l'attention sur un fait qui mérite d'être signalé. D'après les observations faites par ce savant la pénétration dans l'appendice de

vers intestinaux, en particulier d'ascarides et de trichocéphales qui sont des hôtes fréquents de notre tube digestif, serait capable de causer de véritables crises appendiculaires et même de véritables appendicites. Les vers déterminent, dans ce dernier cas, des érosions de la muqueuse de l'appendice qu'ils ensemencent avec les microbes dont ils sont couverts. Les vers se font ainsi les complices d'agents microscopiques, véritables fabricants d'abcès qui conduisent le malade sur la table d'opération.

M. Metchnikoff explique de cette façon les cas où l'appendicite a sévi en quelque sorte d'une manière épidémique dans certaines familles ou dans certaines pensions. La vraie cause de la maladie aurait été ici une cause alimentaire; des légumes consommés à l'état cru et souillés par des déjections humaines ou de l'eau exposée à des infiltrations auraient servi de véhicule aux œufs de parasites intestinaux qui seraient venus s'introduire dans l'appendice.

Sans vouloir prétendre que cet origine de l'appendicite puisse être admise dans tous les cas, on peut cependant tirer quelques conseils des intéressantes observations signalées ci-dessus.

On fera bien tout d'abord de se méfier des aliments crus et des eaux impures. Les légumes, salades, radis, qui ont pu être arrosés avec de l'engrais humain ne devront jamais être consommés sans avoir été lavés très soigneusement. En outre, dès qu'on constatera chez un enfant ou un adulte la présence de vers intestinaux et surtout si l'on constate la présence d'œufs de ces parasites dans les selles d'un individu présentant des douleurs dans la région de l'appendice, on ne négligera pas d'administrer un vermifuge.

Autrefois on administrait à tout propos dans les familles purgatifs, semen-contra, absinthe, armoise, tanasie et autres drogues vermifuges. Peut-être néglige-t-on trop maintenant de faire de temps en temps un bon nettoyage de l'intestin et de mettre à la porte les hôtes incommodes qui sont venus, à notre insu, s'y installer.

***** DEVINETTE *****



Cherchez le grand Mogol